

terre comme eux, remuait de grosses pierres qu'il transportait dans ses bras vigoureux. Le soir tombé, les terrassiers du Christ se réunissaient autour d'un grand crucifix de bois et lui offraient de bon cœur les fatigues, les sueurs et les souffrances de la journée. Bientôt trois grandes croix, d'une cinquantaine de pieds, se dressèrent dans le ciel. Les statues de Notre-Dame des Douleurs, de Jean et de Madeleine se pressaient près du Crucifié.

La nouvelle de la prochaine inauguration du Calvaire géant se répandit au loin et couvrit les routes de pèlerins. Le Père de Montfort avait réglé tous les détails de la cérémonie, la plus grandiose qu'il eût jamais conduite. La veille du 14 septembre, fête de l'Exaltation de la sainte Croix, à quatre heures de l'après-midi, un prêtre arriva de l'évêché, porteur d'une mauvaise nouvelle. Défense était faite de procéder, le lendemain, à la bénédiction du Calvaire. Les pèlerins désappointés, s'en retournèrent et la confusion de l'insuccès s'abattit comme une montagne sur celui qui avait entrepris ces grands travaux et n'avait pu les couronner.

Quelle influence maléfique avait donc opéré dans l'ombre? Ce mystère s'éclaircit dans la suite; des envieux, attristés de la popularité du missionnaire, avaient intrigué auprès du roi et obtenu, sous de fausses raisons, l'ordre de démolir le Calvaire et de combler les fossés. Le triomphe de l'homme de Dieu se mua en une humiliation publique. Celui qui semait les croix sur le sol de France savait les apprécier quand elles lui étaient accordées par Dieu.

Voici mon mot ordinaire:
 Dieu soit béni! Dieu soit béni!
 Quoi qu'il m'arrive sur cette terre:
 Dieu soit béni! Dieu soit béni!
 Dieu fait tout ou le permet,
 C'est pourquoi tout me satisfait.

Il apercevait, dans l'ordre de ses supérieurs, la volonté divine et il se réjouit du déshonneur qui lui en revenait. La joie dans la souffrance, il l'avait enseignée aux autres, parce qu'il savait la goûter le premier.

Comme c'est Dieu qui nous envoie,
 Nous pèse et nous taille nos croix,
 Il faut les porter avec joie,
 Sans rien retrancher de leur poids.

Souffrons sans plainte et sans tristesse,
 Quoiqu'on nous accable de coups,
 Et tressaillons d'allégresse:
 Tout va bien, ayant Dieu pour nous.

C'est ce qu'il essayait d'expliquer à un ami, qui lui demandait comment il pouvait supporter aussi allègrement un coup aussi dur: "Je n'en suis ni aise ni fâché; le Seigneur a permis que j'aie fait ce Calvaire, il permet aujourd'hui qu'il soit détruit: que son saint nom soit béni! Si la chose dépendait de moi, il subsisterait autant de temps que le monde; mais elle dépend immédiatement de Dieu; que sa volonté soit faite, non pas la mienne. J'aimerais mieux, ô mon Dieu, mourir mille fois, s'écria-t-il en élevant les mains au ciel, que de m'opposer jamais à vos saintes volontés." Tous les

événements reposent dans les mains de la Providence; quoi qu'il advienne, Dieu l'a voulu et le Père de Montfort se déclare satisfait.

D'ailleurs le Calvaire de Pont-Château ne fut qu'à demi démoli; il devait plus tard se relever de ses ruines. Dieu permet que les oeuvres de ses saints soient entravées, il se réserve de récompenser leur fidélité par une gloire qui s'éternise dans la mémoire des hommes.

Le Père de Montfort se retira chez ses fidèles amis, les Pères Jésuites. Il y passa quelques jours en retraite, consultant Dieu sur la direction à prendre. Son ministère est compromis à Nantes par le succès de ses ennemis. La route s'ouvre de nouveau devant lui. Où ira-t-il porter la flamme de son zèle?

Un beau soir d'été de l'année 1711, deux voyageurs entraient dans la ville de La Rochelle. Leur apparence minable, le fait qu'ils allaient à pied et non à cheval ne témoignaient pas en faveur de leur bourse. Repoussés par un hôtelier, ils trouvèrent enfin un endroit où souper et passer la nuit. Le lendemain matin, le Père de Montfort, car c'était lui, expliqua à son hôte qu'il n'avait pas le sou, pour le moment, qu'il lui laissait sa canne en gage. Le marché conclu, le Père se rendit à l'hôpital avec Frère Mathurin, pour y dire la messe. Dans le courant de la journée une personne charitable vint dégager la canne et payer la note du missionnaire. Tout finit toujours par s'arranger quand on met sa confiance en Dieu.

Dans La Rochelle, le Père faisait figure d'étranger. Sur l'invitation de l'Evêque, il mit au service des âmes le même zèle et la même ardeur qui l'avaient rendu célèbre et indésirable ailleurs. Une circonstance nouvelle aurait pu refroidir son enthousiasme et modifier sa conduite habituelle; les protestants formaient une partie notable de la population et jouissaient d'une grande influence. Par suite des moyens violents employés par le roi pour les arracher à l'hérésie, ils avaient conservé une certaine aigreur contre la religion nationale de la France. Le missionnaire saurait-il plaire à ces riches bourgeois, nourris de préjugés contre la foi catholique?

Il commença sa première retraite à l'hôpital. L'affluence fut telle qu'il dut prêcher en plein air, dans la grande cour. Trois autres missions suivirent, destinées séparément aux hommes, aux soldats et aux femmes. Il utilisa cette fois l'église des Dominicains, la plus vaste de la ville. Pareil succès ne lui valait pas que des admirateurs. Un tas d'envieux et de bavards trouvaient à redire contre sa méthode originale d'annoncer l'Évangile. A leur sens, le temps des Apôtres était passé depuis longtemps, et personne autre que lui n'usait de ces méthodes d'un autre âge pour frapper les fidèles et réveiller les consciences. Le missionnaire, sûr de l'approbation religieuse, laissait dire et remuait toute la ville.

Les Calvinistes, pour leur compte, ouvrirent de grands yeux quand ils virent les soldats de sa Majesté défiler pieds nus dans les rues tenant un cru-

cifix d'une main et un chapelet de l'autre. En tête de la procession un officier, pareillement déchaussé, portait un étendard de la croix. Les litanies de la sainte Vierge, les cantiques pieux et les invocations avaient remplacé les jurons dans leur bouche. M. le Maréchal de Chamilly, gouverneur de la province, fit au prédicateur l'honneur de l'inviter à sa table.

La mission des femmes ne remporta pas un moindre succès. L'admiration qu'elle souleva transparaît dans un récit contemporain qui nous est parvenu: "Le missionnaire donnait la permission de lui faire des questions, durant qu'il était en chaire, sur les points de la religion et autres pensées qui venaient en l'esprit de ce sexe. Il commençait toujours par leur faire répéter le rosaire à chaque instruction. Lui commençait, le Frère répondait, de la tribune, et ensuite tout le sexe. Il leur fit faire une procession à Notre-Dame où elles renouvelèrent devant les fonts baptismaux les vœux de leur baptême. Sur la fin de la mission, il ordonna à ces femmes trois jours de silence. Elles ne parlèrent presque plus à leurs maris et domestiques que par signes. Elles étaient près de trois mille de ce sexe, et principalement de commun peuple; les instructions étaient à leur portée, n'étant que morales, et surtout de la dévotion du rosaire. On peut juger du nombre des spectateurs (de la procession). Dans toutes les rues elles firent une station. . . Dieu veuille que ces pénitentes soient converties pour longtemps, pour le repos de leurs maris et famille, et du public! Elles ont eu depuis, grand soin de ce

missionnaire qui eut besoin de leur secours dans une grande maladie qu'il eut."

Cette dernière phrase, prudemment voilée, appelle des éclaircissements. Ce prédicateur étranger, à la parole de feu, aux initiatives inépuisables, menaçait d'entamer sérieusement le bloc protestant. Les conversions augmentaient chaque jour; le retour à l'Eglise de madame de Bailly, femme de haute naissance et qui jouissait d'une grande considération, fit déborder la mesure. Un fanatique versa du poison dans le breuvage qu'allait prendre le missionnaire, en descendant de chaire. Des soins immédiats l'arrachèrent à la mort mais ne purent empêcher le venin d'accomplir son oeuvre destructrice. Le Père ne surviva que cinq ans à la morsure du serpent calviniste.

Sur la fin de la mission des hommes, le Père de Montfort se rendit chez son sculpteur, un nommé Adam, pour voir à l'achèvement des statues qu'il avait commandées. Un prêtre l'accompagnait. Ils avançaient dans une rue étroite et très obscure. Tout-à-coup, le Père s'arrête, revient vivement sur ses pas et fait un long circuit pour arriver à destination. "Pourquoi ce long détour? demande son compagnon. — Je n'en sais rien, répond le Père; mais lorsque nous sommes arrivés à cette rue, mon coeur est devenu froid comme de la glace, et je n'ai jamais pu avancer."

Ce prêtre devait découvrir dans la suite que trois assassins étaient apostés tout près de là, bien décidés à mettre un terme aux conquêtes du pré-

dicateur. La Vierge Marie veillait sur son apôtre. Les loups pouvaient bien le lacérer de leurs dents, sa vie ne leur appartenait pas encore. Son oeuvre n'était pas achevée.

Le Père de Montfort accepta ensuite une mission dans l'île d'Yeu, perdue en mer à une dizaine de milles de la côte vendéenne. La traversée était rendue périlleuse par suite de la présence de navires ennemis dans les parages. Ce qui n'empêcha pas le Père de trouver facilement à La Rochelle même une barque qui le traverserait dans l'île. Il y avait anguille sous roche. Les prêtres de sa suite refusèrent net de le suivre, soupçonnant un complot tramé contre leur sécurité. Les Calvinistes avaient, disaient-ils, prévenu les pirates de Guernesey auxquels ils avaient promis une récompense s'ils s'emparaient du missionnaire. Le Père eut beau se moquer de leur crainte et les presser de s'embarquer, il y perdit sa peine. Le départ dut être différé de quelques jours; dans l'intervalle, la barque qui devait les transporter dans l'île tomba bel et bien aux mains des corsaires qui la guettaient.

De toute évidence, La Rochelle n'était pas le bon port d'embarquement pour les missionnaires. Ils se rendirent aux Sables d'Olonne, puis à Saint-Gilles: même refus partout. Depuis quinze jours, l'île d'Yeu était investie par les corsaires et la navigation offrait trop de dangers. Le Père de Montfort fit une suprême tentative auprès d'un marin; à force de supplications et de promesses qu'ils ne couraient aucun risque d'être capturés, il le décida à tenter la traversée. Par bonheur, un prêtre qui

faisait partie de l'expédition, nous en a laissé une relation charmante.

"Il fallut donc le lendemain s'embarquer; mais lorsque nous fûmes à trois lieues en mer, nous aperçûmes deux vaisseaux corsaires de Guernesey qui venaient sur nous à toutes voiles. Nous avions le vent contraire et nous n'avancions qu'à force de rames. Tous les matelots s'écrièrent: "Nous sommes pris, nous sommes pris." Ces pauvres gens faisaient des cris lamentables, capables de faire pitié aux coeurs les plus endurcis. Cependant, M. de Montfort chantait des cantiques de tout son coeur et nous disait à tous de chanter avec lui; mais comme nous avions plus d'envie de pleurer que de rire, nous gardions tous un morne silence.

Alors M. de Montfort nous dit: "Puisque vous ne pouvez chanter, récitons donc ensemble notre chapelet." Nous le psalmodiâmes avec lui, avec le plus de ferveur qu'ils nous fut possible, et aussitôt qu'il fut fini M. de Montfort nous dit à tous: "Ne craignez rien, mes chers amis, notre bonne mère la sainte Vierge nous a exaucés, nous sommes hors de danger." Nous étions cependant déjà à la portée du canon ennemi; alors un de nos matelots s'écria: "Comment serions-nous hors de danger? L'ennemi est sur nous et prêt à fondre sur notre barque. Préparons-nous plutôt à faire le voyage d'Angleterre." M. de Montfort répliqua: "Ayez de la foi, mes chers amis, les vents vont changer." Effectivement la chose arriva comme il l'avait prédit; un moment après qu'il eut parlé, nous vîmes les deux vaisseaux ennemis virer de bord. Et les vents étant

tout-à-fait changés, nos vaisseaux s'éloignèrent les uns des autres et nous commençâmes à respirer et à nous réjouir, et nous chantâmes de bon coeur le Magnificat en action de grâces."

Chaque fois, le Père de Montfort cherchait refuge auprès de sa bonne Mère et il échappait au péril. L'île d'Yeu "où les peuples sont fort sauvages parce qu'ils n'ont presque aucun commerce avec le reste des hommes" fit un excellent accueil aux envoyés de Dieu. Seuls le Gouverneur et ses amis, plus civilisés, manifestèrent de l'hostilité. Les exercices de la retraite furent bien suivis par toute la population, et l'érection d'une croix clôtura les deux mois de prédication dans l'île.

En mai 1712, nous retrouvons le missionnaire à La Garnache, petite ville d'environ trois mille âmes, dans le diocèse de Luçon. C'est là qu'un enfant de chœur, l'année précédente, l'avait surpris dans le jardin à converser avec une belle dame toute blanche qui se tenait suspendue dans l'air. Il y avait laissé une chapelle en restauration. Grande fut sa joie de la bénir sous le titre de Notre-Dame de la Victoire. Sur ces entrefaites, le curé de la paroisse voisine l'invita à donner une mission à ses ouailles. Celles-ci avaient leurs raisons de redouter le célèbre prédicateur qui fut reçu avec des pierres et des huées. Les portes de l'église avaient été fermées à clef. Celui qui venait de défier les pirates n'allait pas lâcher pied devant quelques braillards. Il accepta la bataille.

Arrivé sur la place publique il s'agenouille devant une grande croix qui s'y trouve. Ensuite il re-

mercie les fidèles de La Garnache qui l'ont escorté jusque là et il leur recommande le succès de sa prochaine retraite. Il parlait encore quand les portes de l'église s'ouvrirent d'elles-mêmes comme pour inviter le prédicateur à y entrer. Ce fait mystérieux impressionna et ébranla plusieurs têtes chaudes. Le Père ne gaspille pas son temps; il se dirige vers la demeure d'un riche bourgeois qui passait pour mener la résistance. Il entre, asperge d'eau bénite la grande salle où la famille était réunie. Il pose son crucifix et sa statue de la sainte Vierge sur le rebord de la cheminée, se prosterne le temps d'une courte prière, puis se présente à son hôte: "Monsieur, vous croyez que je viens ici de moi-même. Non, c'est Jésus et Marie qui m'y envoient. Je suis leur ambassadeur. Ne voulez-vous pas me recevoir de leur part? — Oui, volontiers, soyez le bienvenu. — Eh bien! venez donc à l'église avec moi."

Le sermon d'ouverture acheva la déroute des révoités. Quelques jours suffirent pour retourner la paroisse; les vices les plus tenaces, les habitudes les plus enracinées cédaient devant les charges impétueuses de l'homme de Dieu. Il mit un terme notamment aux procès qui divisaient parents et voisins, consacrant plusieurs heures chaque jour à arbitrer ces différents.

Un succès aussi prompt, aussi complet ne trouve son explication que dans la grande sainteté du missionnaire. "On savait à Sallertaine que dans la maison où il logeait, il avait fait choix du réduit le plus pauvre et le plus incommode; qu'un peu de

paille lui servait de lit et une pierre d'oreiller; que son sommeil n'était que de trois heures et qu'il l'interrompait encore par de sanglantes disciplines. Après cela on le voyait prêcher tous les jours deux sermons, faire une conférence d'une heure, sans parler de ses catéchismes ni de ses entretiens particuliers, ni du temps qu'il passait au confessionnal. Au milieu de tous ces emplois et de beaucoup d'autres occupations nécessaires, mais bien capables de le distraire, il avait l'air d'être aussi recueilli, aussi uni à Dieu que s'il eût été dans le repos de l'oraison. Une pareille conduite ne pouvait que donner aux peuples la plus haute idée de sa sainteté et il leur était difficile de se défendre d'obéir aux leçons d'un homme qui pratiquait lui-même les choses infiniment plus rudes que celles qu'il exigeait d'autrui."

Il ne quitta pas le théâtre de sa victoire sans laisser à Jésus et à Marie une preuve sensible de sa reconnaissance. Par ses soins, une chapelle de l'église fut réparée et dédiée à Notre-Dame de Bonsecours. Il vit aussi à l'érection d'un calvaire monumental sur une colline des environs. Le Gouverneur de La Rochelle avait gardé mauvais souvenir du calvaire de Pont-Château. Il le fit pareillement démolir.

Les soldats pouvaient arracher les croix de bois que le Père de Montfort plantait sur son chemin; ils étaient incapables de défaire l'oeuvre d'assainissement et de renaissance spirituelle qu'il accomplissait dans les coeurs. D'ailleurs Dieu mettait manifestement sa puissance au service de son pro-

phète, et il se plut à montrer au grand jour, en quelques circonstances, la haute sainteté du Père de Montfort.

En 1711, déjà, le Père avait été ravi en extase, un matin qu'il disait sa messe au grand séminaire de Luçon. La consécration opérée, il demeurait immobile, les mains jointes. Le servant patienta une bonne demi-heure, puis descendit au réfectoire où son déjeuner froidissait.

—Est-ce que M. de Montfort vient seulement de terminer sa messe? demanda le Supérieur qui présidait au repas de la communauté.

—Il est loin d'avoir terminé, répondit le séminariste. Il y a plus d'une demi-heure qu'il a consacré et depuis ce moment je ne sais s'il est vivant ou mort.

On dut en effet tirer le célébrant par sa chasuble pour le faire revenir à lui et achever sa messe. Absorbé dans son colloque intime avec Jésus, il avait oublié la terre et le temps. Quatre années plus tard, il était à prêcher sur la sainte Vierge quand son visage se transfigura. Au grand étonnement des auditeurs, les rayons qui émanaient de sa figure les empêchaient de le voir.

Il prêchait en plein air à Saint Amand; la foule compacte se poussait et se bousculait dans l'espoir de s'approcher du prédicateur et de mieux saisir ses paroles. Le Père les rassura aussitôt: "Ne vous pressez point, mes chers Frères, Dieu m'a fait la grâce de posséder tout mon auditoire; tous, tant

que vous êtes, vous m'entendrez bien." Les ondes dociles apportèrent en effet aux plus éloignés les paroles du prédicateur, sans qu'il parût faire effort pour enfler la voix. En combien d'occasions le Père laissa voir qu'il lisait dans l'avenir. Il prédisait le prompt retour à la santé à un malade, prévenait un autre de sa fin prochaine. Ses yeux perçaient même le secret des consciences. Il lui arriva de commencer un sermon par cet exorde inattendu: "Il y a, en cette église, des personnes qui ont prié Dieu que j'y vienne prêcher, et j'ai été pressé de le faire contre ce que je m'étais proposé; mais si vous n'en profitez pas Dieu vous en demandera un compte exact et rigoureux au jour de son jugement."

Un usurier qui refusait de brûler ses contrats iniques, s'attira cette terrible prédiction: "Vous êtes, vous et votre femme, attachés aux biens de la terre; vous méprisez ceux du ciel. Eh bien! vos enfants ne réussiront point et vous tomberez dans la misère. Vous n'aurez même pas de quoi payer votre enterrement. — Oh! répliqua la femme, il nous restera bien au moins trente sous pour le son des cloches. — Moi, je vous dis que les cloches ne sonneront point à vos funérailles." Les époux Tangaran trainèrent leurs vieux jours dans l'indigence; ils moururent le jeudi saint, à quelques années d'intervalle et furent enterrés le lendemain, sans sonnerie de cloches, vu que la liturgie le défend durant les jours saints.

Cette même paroisse de Saint Christophe avait comme sacristain un excellent chrétien. Jean Can-

tin, c'était son nom, père d'une nombreuse famille, invitait souvent le Père chez lui. Ce dernier se présenta un beau matin, alors que l'une des filles était occupée à boulanger.

—Avez-vous soin d'offrir votre travail au bon Dieu, avant de le commencer? demanda le Père.

—Des fois je le fais, mais souvent je n'y pense pas, répondit franchement la boulangère.

—N'y manquez jamais, dit le Père de Montfort.

Ajoutant l'exemple à la parole, il se mit à genoux, fit une prière, bénit la huche d'un grand signe de croix et s'en alla. Le temps venu de mettre la pâte au four, la mère et la fille durent cuire trois fournées, alors que la huche ne contenait qu'une fournée. Une seule explication s'offrait: la prière du missionnaire avait multiplié la pâte. Le sacristain s'empressa de porter un pain chaud à son bienfaiteur.

—Eh bien! maître Cantin, dit le Père, apportez donc aux missionnaires. C'est ainsi qu'il faut faire. Donnez et on vous donnera. Puisque Dieu est si libéral envers vous, il faut que vous le soyez envers les pauvres.

La pauvreté volontaire, le détachement des biens de ce monde joue un grand rôle dans la vie chrétienne. Le Père de Montfort lui attribuait le pouvoir de faire des miracles. Il parla en ces termes à des séminaristes: "Voulez-vous plus tard faire des miracles? Rappelez-vous le mot de saint

Pierre au boiteux qui implorait sa charité: "Je n'ai ni or ni argent; mais ce que j'ai je te le donne; au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche!" Imitiez ce dépouillement du Prince des apôtres. Alors tout vous sera possible, parce que Jésus-Christ sera avec vous. Si vous ne faites pas de miracle dans l'ordre de la nature, c'est qu'ils ne seront pas nécessaires; mais les coeurs seront entre vos mains et vous y opérerez des prodiges.

Il parlait d'expérience. Il venait de rencontrer sur la rue une pauvre femme qui lui présenta son enfant défiguré par la maladie. La médecine était impuissante contre ce mal; seul un miracle pouvait guérir l'enfant.

—Croyez-vous que les ministres de Jésus-Christ aient le pouvoir de guérir au nom de leur Maître?

—Oui, monsieur, je le crois.

—Que le Seigneur vous guérisse, mon enfant, et récompense en vous la foi de votre mère.

La parole fut efficace; la maman baisa la joue fraîche et rose de son petit. Ainsi en Galilée, une veuve embrassa son fils unique qu'un passant venait d'arracher à la mort. Cet inconnu vivait pauvrement, il ne possédait pas une pierre où il pût poser la tête, mais il n'avait qu'à dire un mot et le vent se calmait, et le pain se multipliait, et la mort reculait et lâchait sa proie.

L'apôtre de l'avenir

"J'ai mis la plume à la main pour écrire sur le papier ce que j'ai enseigné avec fruit en public et en particulier dans mes missions, pendant bien des années."

Le Père de Montfort s'est accordé un congé de quelques mois, à l'été de 1712. Il habite une maisonnette que de bonnes gens ont mise à sa disposition; rien de plus modeste, cependant, que ce rez-de-chaussée caché au fond d'un jardin planté d'arbres.

Lui qui a toujours vécu de charité publique, qui a fermement refusé de se fixer en aucun lieu avant d'aborder au ciel; lui qui a fui toute possession comme une peste, s'est vu contraint d'accepter cette offre. Sa santé déclinait, il éprouvait le besoin d'un peu de calme et de repos. A La Rochelle il accomplit un immense travail de rénovation spirituelle; rien, ni personne ne l'empêchent de dépenser son zèle. La divine Providence bénit ses entreprises; il y voit un signe du ciel et il fait halte dans cette patrie temporaire.

Un soldat de sa trempe ne supporte pas longtemps l'inaction; il a déposé pour un temps le glaive de la parole, rien ne s'oppose à ce qu'il brandisse la plume. Il écrit. Savez-vous à l'adresse de quels lecteurs? Il parle aux siècles à venir. Il confie sa doctrine mariale à un petit cahier et le charge de répéter son message aux temps futurs. Un humble prêtre qui instruit les campagnards du dio-

cèse de La Rochelle, au début du 18^e siècle, communique avec l'avenir. Sa pensée, éclairée de Dieu, voyage à travers les siècles et prévoit les luttes qui attendent l'Eglise. Il entend le bruit de la bataille engagée entre le bien et le mal, il aperçoit la sainte Vierge qui mène le combat et triomphe de l'enfer. Il se jette à l'avance dans la mêlée en fournissant aux soldats de la Généralissime une arme redoutable, irrésistible, sa parfaite dévotion à la Reine des cœurs. C'est pour ces temps reculés qu'il écrit, à ces héros des derniers temps qu'il s'adresse.

Bien plus, il connaît le sort réservé à son manuscrit. Il aperçoit des bêtes frémissantes, les révolutionnaires de 1789, qui viennent en furie pour déchirer son petit écrit; il le voit descendre dans les ténèbres et le silence d'un coffre. Il continue tout de même à tracer ses plans de combat, parce qu'il sait que son livre ressuscitera, une fois la tourmente apaisée; il sait que son *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge* sortira de son tombeau, qu'il brillera comme un phare en ces temps périlleux, qu'il recrutera un grand escadron de braves et vaillants soldats de Jésus et de Marie. Livre étonnant, s'il en fut, que ce *Traité* qui s'impose, depuis un siècle, à l'admiration de l'Eglise et gagne au service de Marie des légions d'âmes.

Le Père de Montfort a conquis par sa plume une célébrité universelle qui dépasse sa réputation locale de prédicateur. Il a vaincu l'espace et le temps, s'est acquis la gloire de conduire au bon combat et à la sainteté des milliers de disciples. On peut dire qu'il a attaché son nom au culte de Marie

au point qu'il partage ses triomphes et ses progrès. Dans ce siècle marial où les âmes se tournent avec élan vers leur Mère céleste, le Père de Montfort prend figure de docteur marial par excellence des derniers temps.

La rédaction de son *Traité* ne le retint pas longtemps à la maison; il fait lui-même remarquer qu'il écrit en hâte, que le temps lui manque de développer son sujet à son mérite. Ses fatigues oubliées, il ne peut résister davantage aux pressantes invitations qui le rappellent dans la chaire de vérité. Il reprend donc, à l'automne, son ministère errant et parcourt le diocèse.

Au mois de mai 1713, il se trouve à La Séguinière; le curé nous a laissé de son travail missionnaire une flatteuse appréciation. Huit ans après la mission, ses fruits merveilleux persistaient toujours; le chapelet se disait tous les soirs dans son église, et trois fois les dimanches et fêtes, soit cinq dizaines à la première messe, cinq dizaines à deux heures après-midi à l'issue du catéchisme, et cinq autres après vêpres. Il n'y avait point de maison dans sa paroisse où on ne récitât le chapelet, en commun ou en particulier, tous les jours de l'année.

Malheureusement, le Père avait présumé de ses forces plus qu'elles ne le permettaient; il termina avec peine les exercices et la restauration d'une ancienne chapelle qu'il dédia à Notre-Dame de Toute Patience. Il fit mention de sa maladie dans le cantique qu'il rima à cette occasion, en l'honneur de la sainte Vierge:

Par charité,
Soulagez-moi dans ma misère,
Par charité,
La patience ou la santé.
C'est en vous seule que j'espère,
Montrez que vous êtes ma mère.
Par charité.

Cette lampe allumée menaçait de s'éteindre pour de bon. Le malade comprit l'avertissement du ciel. Il prit quelques jours de repos et partit ensuite pour Paris. Le problème de l'avenir se posait maintenant d'une façon aiguë: lui disparu, qui continuerait sa mission de prédicateur et d'apôtre de la sainte Vierge?

Quand un serviteur a travaillé dur toute sa vie pour un maître qu'il aime; quand il a usé ses dernières forces à son service et qu'il se couche pour mourir, sa pensée devrait se porter au devant de la récompense qui l'attend et s'en réjouir à l'avance. Le Père de Montfort agit autrement. L'avenir l'inquiète, l'avenir des âmes, de toute cette multitude élus que Dieu appelle dans sa maison et qui auront besoin de prédicateurs. Qui leur indiquera la route qui conduit à la gloire, qui les défendra contre les ruses du démon?

Le Père prend sur ses épaules le poids de l'Église présente et future. Oublie-t-il que d'autres ouvriers viendront après lui dans la vigne du Seigneur, que l'Esprit d'amour veille sur l'assemblée des fidèles? Non, il sait qu'il n'est qu'un pauvre prêtre et il en souffre. Son zèle pour le royaume de Dieu l'empêche de limiter ses calculs à ses pauvres

moyens, à l'enceinte de son petit champ d'action. Qui, après lui, mènera la bataille contre le vice et l'ignorance religieuse? Qui surtout héritera de son expérience au combat? Il a appris l'art de convertir les pécheurs, de réveiller les consciences mortes, de briser les chaînes des passions. Il refuse de se coucher dans la tombe avant d'avoir transmis à des mains plus jeunes son bâton et sa fronde.

De son cœur angoissé montent, comme d'un volcan en éruption, les flammes de sa prière embrasée pour demander à Dieu des missionnaires de sa Compagnie de Marie. Il demande des prêtres qui continuent son effort, qui conduisent le sillon qu'il a ouvert jusqu'aux confins du monde et du temps. Il veut des prêtres enivrés comme lui de pauvreté et de labeurs, qui s'appuient uniquement sur la croix du Christ. Il attend de vrais serviteurs de la sainte Vierge qui combattent sous sa bannière, la fronde du saint Rosaire dans les mains. Ils hériteront de son esprit missionnaire et marial, de son amour des âmes, de son immense dévotion à Marie.

Il aimerait tant, avant d'expirer, voir de ses yeux de chair les fils de son esprit et de son cœur, les enfants de cette Compagnie de Marie qu'il porte en lui-même depuis bien des années. Où trouvera-t-il ces géants, qu'il grandit aux proportions de ses rêves magnifiques, ces nouveaux David qui terrasseront les ennemis de Dieu avec le bâton de la croix et la fronde du Rosaire? Confiant en l'assistance du ciel et la protection de sa Mère céleste, il prend le chemin de Paris, il se dirige vers le sémi-

naire du Saint-Esprit où l'attend un ami d'enfance, le seul qui lui soit resté fidèle, M. Poullart des Places. Ce saint prêtre a réuni des écoliers pauvres dans sa maison et les prépare à la prêtrise. Parmi eux notre missionnaire compte recruter des volontaires pour sa Compagnie de Marie.

Une surprise l'attendait à son arrivée: son ami est décédé depuis cinq ans déjà. M. Bouic, qui lui a succédé, accueille le visiteur avec le plus grand respect. Il approuve ses projets, et s'engage à les favoriser de son mieux en lui préparant des sujets. Le Père de Montfort exulte et inscrit en tête de sa règle pour les futurs missionnaires: "Il y a à Paris un séminaire où les jeunes ecclésiastiques, qui ont vocation aux missions de la Compagnie, se disposent par la science et la vertu, à y entrer." Ces missionnaires seront appelés de Dieu à prêcher sur les traces des pauvres Apôtres, soit dans les villes soit dans les campagnes, soit au près soit au loin. A l'exemple des disciples de Jésus, ils vivront d'aumônes sans demander aucune rétribution en retour de leur ministère. Ils suivront au cours des retraites la méthode si fructueuse que leur fondateur a lui-même employée. Comme un père expérimenté, il explique à ces fils de l'avenir comment ils devront prêcher, confesser, enseigner le catéchisme.

Son projet de fondation prévoit des Frères laïques qui prêtent leurs concours aux Pères et les déchargent du temporel. Il avait lui-même bénéficié longtemps de l'aide du Frère Mathurin, il sa-

vait quels auxiliaires précieux les Pères trouveraient dans ces Frères coadjuteurs.

Le Père de Montfort fut invité à donner quelques conférences aux élèves du séminaire; il leur exposa le but et l'esprit de sa Congrégation. Il raconta aussi les merveilleuses conversions que peut opérer un apôtre véritable, par le rayonnement de sa vertu et la sincérité de ses convictions. Il n'en fallait pas tant pour enthousiasmer son jeune auditoire. De fait, quatre d'entre eux devaient entrer dans la Compagnie de Marie, mais un seul, M. Vatel, eut le bonheur de faire son noviciat sous la conduite du fondateur.

Le Père de Montfort ne s'attarda pas à Paris. Il avait hâte de revoir Poitiers où il avait laissé la semence d'une nouvelle Congrégation de Religieuses. Il sentait que ses jours étaient comptés, et qu'il devait travailler durant le jour, avant la tombée prochaine de la nuit. Il se rendit donc à Poitiers, où il avait planté un frêle arbrisseau. L'histoire troublée de ses premières années de prêtrise lui revenait à la mémoire. Il revoyait cette jeune fille à laquelle il avait dit sans hésitation: "Ce n'est pas votre soeur qui vous a adressée à moi, c'est la sainte Vierge." Que de difficultés il avait dû surmonter pour remettre un peu d'ordre dans l'hôpital! Il avait ensuite introduit sa dirigée, Marie-Louise Trichet, dans la maison et il l'avait laissée là comme la pierre d'attente d'une construction à venir. Quand il avait renoncé à son poste d'aumônier pour mettre fin aux intrigues, il avait remis à Louise Trichet la tâche de sauvegarder les réfor-

mes qu'il avait opérées dans l'administration de l'hôpital.

Comment avait germé cette idée d'une Congrégation religieuse vouée au soin des malades et des pauvres? Par la seule force des choses et de sa charité. Le Père avait constaté de ses propres yeux qu'un personnel laïque et bénévole ne suffisait pas à assurer le bien-être des malades et des pauvres. Sa dirigée désirait une vocation de dévouement et de charité; il l'avait orientée vers l'hôpital. Elle avait quitté une vie facile et un avenir brillant pour soigner les malades et nourrir les affamés. L'épreuve qu'elle soutint sous un pareil directeur fut rude mais décisive. Le 2 février 1703, elle revêtit l'habit de drap gris et prenait le nom de Marie-Louise de Jésus. Elle fut, pendant neuf ans, la seule religieuse de son institut; une compagne qui l'avait suivie à l'hôpital de Poitiers ne devait prendre l'habit qu'en 1714, sous le nom de Soeur de la Conception.

Le Père de Montfort ne trouva plus d'amis dans la ville où il avait si courageusement travaillé au bien des âmes et des indigents; les jansénistes, ses ennemis acharnés, prévinrent aussitôt l'évêché de son arrivée et obtinrent un ordre de départ dans les vingt-quatre heures. Le Père eut à peine quelques heures pour revoir ses deux filles spirituelles, les encourager dans leur vocation. Encore un peu de temps, leur promit-il, et vous verrez paraître votre institut.

Puisque les hérétiques le chassaient du pays, le Père s'en retourna dans le diocèse de La Rochelle

où il se trouvait à l'abri des persécutions. Il rencontra la petite ville de Mauze sur son chemin; il y commença une mission. De violentes douleurs d'entrailles le saisirent et l'obligèrent à solliciter son admission à l'hôpital de La Rochelle. Les traitements cruels et humiliants qu'il subit n'entamèrent ni son courage ni sa belle humeur. En véritable ami de la croix, il reçut cette épreuve avec la plus vive reconnaissance; rien ne pouvait lui causer une plus grande joie que souffrir pour son Maître et le salut des pécheurs.

Le médecin qui le soignait ne put s'empêcher d'en faire la remarque: "De cent hommes qui auraient eu le même mal, disait-il, il n'en serait pas échappé un seul. Lorsqu'on le sondait, ce qui arrivait deux fois le jour, il ne poussait même pas le moindre soupir. Il nous encourageait à ne pas l'épargner, nous assurant qu'il se souviendrait de nous dans ses prières."

Après deux mois de maladie, le vaillant missionnaire voulut reprendre le temps perdu. Trop faible pour monter en chaire, il se limita à l'exercice de la préparation à la mort. La pensée des fins dernières possède à elle seule un puissant stimulant pour la vertu; le Père de Montfort y ajoutant une mise en scène dramatique. Sa préparation à la mort durait trois jours; les sermons développaient les sept points suivants: la mort est inévitable, la mort est proche, la mort est trompeuse, la mort est terrible, la mort des pécheurs est à craindre, la mort des justes est à désirer, la mort ressemble à la vie. Les conférences exposaient en plus les mo-

yens de rendre la mort précieuse aux yeux de Dieu et la manière de se comporter quand elle arrive.

En cette occasion, les fidèles se confessaient et communiaient comme si c'était pour la dernière fois. Le soir du dernier jour se donnait une répétition naturelle de l'agonie. Le Père, étendu sur un fauteuil, imitait un homme sur le point de trépasser. Un crucifix à la main ou sur les lèvres, il levait les yeux vers le ciel et demandait pardon de ses péchés. Deux prêtres, à ses côtés, représentaient le bon et le mauvais ange. Le moribond accueillait pieusement les avis de l'ange gardien, rejetait avec horreur les suggestions du démon. La pensée de la Mère de Dieu venait adoucir l'horrible tableau et l'éclairer d'un rayon d'espérance.

Dans le livret qu'il distribuait aux fidèles, le Père, après avoir rappelé les angoisses de l'agonie, tournait leurs yeux vers la Reine du ciel. "O Vierge sainte, heureuse porte du ciel, donnez-moi une des larmes de votre Fils, un des soupirs de votre coeur percé de douleur au pied de la croix, pour suppléer à ma contrition; recevez mon âme au nombre de celles qui obtiennent, par votre intercession, le pardon de leurs offenses et la vie éternelle."

En face du problème tragique de leur éternité, les fidèles chantaient, avec toute la chaleur de leur âme, le cantique du bon Père de Montfort :

Chrétiens, voulez-vous être heureux ?
Servez fidèlement Marie,
Car elle est la porte des cieux
Et le chemin de l'autre vie.

En 1714, se place une visite que le Père de Montfort fit à son ancien condisciple de collègue et de séminaire, M. Blain, devenu chanoine de Rouen. Cette rencontre prend une importance exceptionnelle du fait qu'elle fournit au missionnaire l'occasion de se défendre contre les calomnies qui empoisonnaient sa réputation. Plus tard M. Blain eut la charitable idée de mettre par écrit cette apologie et de la publier. Par elle nous entrons dans l'intimité du saint prédicateur et nous saisissons le ressort caché de sa vie extraordinaire: l'imitation du Maître, tel que le montre le saint Evangile. Écoutons ce témoignage de première valeur.

"Il arriva sur le midi avec un jeune homme de sa compagnie, après avoir fait six lieues le matin à pied et à jeun, une chaîne de fer sur son corps et des bracelets à ses bras. Dès que je le vis, je le trouvai fort changé, épuisé et exténué de travaux et de pénitences. Il me dit pour raison de cette grande diminution de ses forces, que les huguenots avaient fait mettre du poison dans son bouillon. Je commençai dans l'entretien par lui décharger mon coeur sur tout ce que j'avais à dire et entendu dire contre sa conduite et ses manières. Je lui dis que s'il voulait s'associer d'autres ecclésiastiques dans ses travaux, il devait rabattre de la rigueur de sa vie."

Pareille attaque de front exigeait une riposte ou une capitulation. Le prédicateur si décrié et si diffamé se résigna, pour une fois, à se disculper dans le seul intérêt de la vérité. Il sortit de son sac de voyage un petit livre qui l'accompagnait partout

sur les routes du monde: l'Évangile de Notre-Seigneur. Il demanda si le divin Maître et ses Apôtres avaient eu tort de mener une vie pauvre, errante et mortifiée. Pour lui, il avait choisi de marcher sur leurs traces. Il approuvait tous ceux qui préféreraient suivre un autre chemin, moins laborieux et moins épineux; comme il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, il y a aussi plusieurs voies pour aller à lui.

Le prélat porta le combat sur un autre terrain.

"Où trouverez-vous, lui dis-je, dans l'Évangile des preuves et des exemples de vos manières singulières et extraordinaires? Vous feriez plus de bien, vous trouveriez beaucoup plus d'aide et de secours dans vos travaux, si vous pouviez gagner sur vous de ne rien faire d'extraordinaire."

Au chapitre de ses manières de faire, le Père avoua qu'il pouvait tenir de la nature des défauts qui lui échappaient, tout en sautant aux yeux des autres. Encore fallait-il s'entendre sur ce que l'on appelait des façons extraordinaires. Si on donnait ce nom à des actions de zèle, de charité, de mortification et de vertus héroïques, il s'estimait heureux de se signaler de la sorte. Le monde condamne facilement ceux qui refusent de suivre ses modes et ses fantaisies; pourtant la sainteté ne va pas sans une séparation de la vie mondaine. Il ne serait pas juste non plus de comparer sa vie à celle d'un religieux. Celui-ci n'a rien à entreprendre de neuf, il se laisse conduire par la règle et les usages d'une maison sainte. Tandis qu'un missionnaire doit

souvent procurer la gloire de Dieu au dépens de la sienne; sa vocation le porte à dénoncer les erreurs, à condamner les vices, à se mettre par le fait même en évidence. Les Apôtres n'ont pas craint de s'attaquer au monde païen, de troubler sa quiétude et de braver sa colère.

M. Blain joua son dernier atout.

"Je lui dis encore qu'on l'accusait de faire tout à sa tête; qu'il valait mieux faire moins de bien et le faire avec dépendance, en consultant les supérieurs." Le missionnaire approuva entièrement cette maxime et déclara l'avoir toujours respectée. Cependant, il était parfois impossible de consulter personne; ou bien des supérieurs, mal informés ou prévenus, avaient condamné ce qui avait d'abord reçu leur assentiment. Il avait toujours accepté les ordres de la Providence, il tenait l'obéissance pour une marque certaine de la volonté de Dieu. Mais il n'était pas en son pouvoir d'étouffer les faux rapports, d'arrêter les traits d'envie et de jalousie que le démon savait faire parvenir jusqu'à l'autorité pour l'indisposer à son égard.

M. Blain dut s'avouer vaincu devant l'éloquent plaidoyer de son ami et reconnaître qu'il avait été dupe des calomnieux. Il eut l'idée de consulter le saint missionnaire au sujet d'un poste qui lui était offert et qu'il hésitait à accepter. "Vous y entrez, vous y aurez bien des croix et vous le quitterez." La prédiction se réalisa point par point dans la suite.

De son côté, le Père confia à son ami que Dieu

le favorisait d'une grâce fort particulière: il jouissait, au fond de son âme, de la présence continuelle de Jésus et de Marie. Ceux qui ont lu son *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge*, ou son *Secret de Marie*, savent comment il décrit cette vie d'union en Marie et les suavités qui l'accompagnent. Il y fait aussi allusion dans ses cantiques:

Marie est ma grande richesse
Et mon tout auprès de Jésus.
C'est mon honneur, c'est ma tendresse,
C'est le trésor de mes vertus.
Voici ce qu'on ne pourra croire:
Je la porte au milieu de moi,
Gravée avec des traits de gloire,
Quoique dans l'obscur de la foi.

Dès le lendemain de son arrivée, le Père se sépara de son ami d'enfance et s'en retourna à La Rochelle. Un missionnaire de sa valeur pouvait compter sur la fervente admiration de ses disciples et sur l'opposition tenace de ses adversaires; l'amitié humaine lui était refusée. Il s'en ouvrait dans une lettre à sa soeur religieuse: "Aucun ami ne peut me soutenir et n'ose se déclarer pour moi qu'il n'en souffre. Une fourmilière de péchés et de pécheurs que j'attaque ne me laissent, ni à aucun des miens, aucun repos; toujours sur le qui-vive, toujours sur les épines, sur les cailloux piquants. C'est la destinée d'un pauvre pécheur; c'est ainsi que je suis sans relâche et sans repos, depuis treize ans que je suis sorti de Saint-Sulpice. Cependant, ma chère soeur, bénissez-en Dieu pour moi, car je suis content et joyeux au milieu de toutes mes souffrances,

frances, et je ne crois pas qu'il y ait au monde rien de plus doux pour moi que la croix la plus amère, quand elle est trempée dans la sang de Jésus-Crucifié et dans le lait de sa divine Mère." Son âme, sevrée des consolations de la terre, goûtait dans la compagnie de Jésus et de Marie des satisfactions plus hautes.

Le Père de Montfort, rentré à La Rochelle, adressa une lettre à Soeur Marie-Louise de Jésus et à sa compagne, leur enjoignant de venir le rejoindre au plus tôt; il voulait leur confier la nouvelle école qu'il projetait d'ouvrir pour les fillettes de la ville. Cette proposition inattendue jeta sa dirigée dans la plus grande perplexité: elle ne savait comment s'arracher à son hôpital de Poitiers. Lui était-il possible d'abandonner aussi brusquement une oeuvre qu'elle avait dirigée pendant des années? Quitterait-elle Poitiers, la ville de son enfance? Jamais sa mère ne la laisserait s'éloigner. Et que diraient Mgr l'Evêque et les dames patronnesses, si elle leur disait ainsi bonjour et leur remettait en mains l'administration de l'hôpital? Non, elle ne pouvait agir de la sorte.

Sa compagne, Soeur de la Conception, pensait autrement, il est vrai; elle la pressait d'obéir au Père de Montfort et de se rendre à La Rochelle sans plus de retard. Quoi faire? Survint une seconde missive, plus instante que la première. "Vous n'avez pas répondu à ma dernière, disait le Père; je n'en sais pas la raison. Mgr de La Rochelle, à qui j'ai plusieurs fois parlé de vous et de vos desseins, trouve à propos que vous veniez ici pour commen-

cer l'ouvrage tant désiré. Il a fait louer une maison à cet effet, en attendant l'achat et l'établissement parfait d'une autre maison. Vous faites, il est vrai, de grands biens dans votre pays, mais vous en ferez de bien plus grands dans un pays étranger. Je sais que vous aurez des difficultés à vaincre, mais il faut qu'une entreprise aussi glorieuse à Dieu et aussi salutaire au prochain soit parsemée d'épines et de croix; si on ne hasarde quelque chose pour Dieu, on ne fait rien de grand pour lui. Réponse au plus tôt, parce que je pars de La Rochelle pour une mission."

La réponse tarda à venir, et pour cause. Mille influences s'employaient à empêcher le départ des deux religieuses et Soeur Marie-Louise se débattait dans la plus poignante incertitude. Où se trouvait la volonté de Dieu et le plus grand bien des âmes? Le Père de Montfort, de son côté, suivait un plan nettement tracé. Il venait de fonder à La Rochelle des écoles gratuites pour les enfants pauvres. L'instruction publique n'existait pas encore; une grande partie de la jeunesse croupissait dans une regrettable ignorance. Le missionnaire était maintes fois venu au secours de l'enfance; au cours de ses missions, il choisissait un maître d'école qu'il formait de son mieux à cette fonction.

Maintenant qu'il habite La Rochelle, il décide d'y ouvrir des écoles gratuites; il a même reçu l'appui moral et financier de Monseigneur. Les garçons sont déjà pourvus d'un local et de professeurs laïques; les filles attendent toujours leurs maîtresses. Le Père de Montfort leur a justement destiné

les deux religieuses qu'il a laissées à Poitiers, et qu'il presse de venir prendre la direction de cette école. Il devine toute l'opposition que son projet soulève là-bas. Il écrit lettre sur lettre. Son bref billet de mars 1715 emporte les dernières résistances de Soeur Marie-Louise: "Partez, ma fille, partez au plus tôt. Le moment où les Filles de la Sagesse doivent former un établissement est enfin arrivé. Je voudrais vous voir rendue à La Rochelle où je suis présentement. Mais si vous tardez davantage, vous ne m'y trouverez point, étant pressé de partir pour une mission."

De fait, quand les deux religieuses entrèrent dans La Rochelle, personne n'était là pour les recevoir. Elles durent se débrouiller, trouver un logement temporaire et préparer l'ouverture des classes. Une lettre arriva. Soeur Marie-Louise était nommée supérieure de la nouvelle communauté des Filles de la Sagesse. Les deux institutrices se mirent vaillamment à leur nouvelle tâche. Des jeunes filles s'offrirent à les aider; certaines demandaient leur admission dans la communauté. Dieu bénissait visiblement l'oeuvre naissante et l'avenir s'annonçait prometteur.

A son retour, le Père de Montfort ne put cacher sa joie. "Mes chères filles, Dieu soit béni! Quelle joie pour moi et comme je suis heureux de voir les enfants venir à vous! Quel contentement d'entendre, comme ce matin, les petites filles se dire les unes aux autres, à travers les rues: "Où vas-tu à l'école? Chez les Filles de la Sagesse."

L'allégresse du fondateur se comprend facile-

ment. Il assistait à la réalisation d'un projet qui remontait aux premières années de son sacerdoce. Il en fit la remarque à Soeur Marie-Louise: "Ma fille, vous souvenez-vous qu'étant à Poitiers, lorsque je quittai l'hôpital, vous laissant entre les mains de la divine Providence, dans l'embarras de cette maison, seule, sans secours, sans appui, vous me témoignâtes votre peine, croyant voir écrouler par là l'établissement des Filles de la Sagesse? Je vous dis à cette occasion que, quand il n'y aurait de Filles de la Sagesse que dans dix années, la volonté de Dieu serait accomplie et ses desseins réalisés. Eh bien! comptez, et vous verrez qu'il y a précisément dix ans que j'avancai cette parole."

Devant les yeux de la religieuse repassaient les douces années de son apostolat auprès des pauvres et au chevet des malades; elle se rappelait tout le bien qu'elle avait là-bas, à Poitiers, et son cœur se gonflait à la pensée que personne ne continuerait l'oeuvre si bien commencée. "Ma fille, consolez-vous, lui dit son directeur; tout n'est pas perdu, comme vous le croyez, pour l'hôpital de Poitiers. On vous y rappellera, vous y retournerez et vous y demeurerez."

Dans l'intervalle de ses prédications, le Père composa une règle de vie pour ses religieuses et la fit approuver par l'Evêque. Il la remit à Soeur Marie-Louise avec cet avertissement: "Recevez cette règle, ma fille, et faites-la observer à celles qui vivront sous votre conduite." La supérieure se mit à genoux, prit le manuscrit et le baisa avec effusion.

Par un chemin long et tortueux, le Père de Montfort avait mené à bon terme le rêve de sa jeunesse: donner aux pauvres, aux malades, aux enfants, des infirmières et des maîtresses vertueuses et compétentes. Dieu avait béni ses desseins et saurait assurer la prospérité d'une entreprise conçue pour sa gloire.

Le Père de Montfort termina, non sans péril, la mission de Fontenay. Un officier, choqué d'une de ses remarques, faillit lui passer son épée au travers du corps. Heureusement que les femmes, rassemblées dans l'église, avaient volé à son secours et préservé sa vie. Le moment ne semblait pas venu d'aspirer au repos. Les demandes pleuvaient de tous les points du diocèse; on réclamait le puissant prédicateur partout à la fois, et lui ne trouvait personne pour l'aider.

Il déplorait justement sa solitude, quand un prêtre se présenta et l'invita à donner la retraite dans la paroisse de son frère, à Saint-Pompain. Le Père refusa, vu qu'il était déjà retenu à trois ou quatre endroits. Le visiteur fit tant d'instances, invoqua de si belles raisons qu'il reçut cette réplique inattendue.

—Si vous voulez me suivre et travailler avec moi le reste de vos jours, j'irai chez vous. Non, autrement.

—Vous me demandez l'impossible, répondit M. Mulet. Il y a plusieurs années que je suis paralysique d'un côté, que j'ai une oppression de poitrine et des maux de tête qui m'empêchent de dormir.

Que feriez-vous d'un pareil missionnaire? Je vous serais plus à charge qu'utile.

—N'importe, monsieur, toutes vos infirmités ne m'empêchent point de vous dire, comme Notre-Seigneur à saint Mathieu: Suivezmoi. Tous vos maux s'évanouiront lorsque vous aurez commencé à travailler au salut des âmes. Il faut faire un coup d'essai par la mission de Saint-Pompain.

L'étrange contrat fut conclu avec ce résultat que M. Mulot, délivré de ses maux, devint le deuxième missionnaire de la Compagnie de Marie. Quelque mois auparavant, le Père de Montfort avait retenu un prêtre en partance pour les pays lointains et l'avait décidé à le suivre, d'une façon aussi extraordinaire. Mais que pouvait-il attendre de deux prédicateurs inexpérimentés? Il se savait parvenu au terme de sa course. Fermerait-il ses yeux avant d'avoir établi solidement sa compagnie de prédicateurs? Suivant son habitude, il se tourna vers la très sainte Vierge.

Trente-trois membres de sa confrérie des pénitents blancs se rendirent en pèlerinage au sanctuaire de N. D. des Ardilliers, à Saumur. Tout le programme du voyage était minutieusement tracé par le Père. "Vous n'aurez d'autre but, en ce pèlerinage, que d'obtenir de Dieu, par l'intercession de la sainte Vierge, de bons missionnaires qui marchent sur les traces des Apôtres, sous la protection de la très digne Mère de Dieu. Vous demanderez à leur intention le don de la sagesse." Marchant deux à deux, ils chanteront des cantiques, ils réci-

teront le saint Rosaire ou ils prieront ensemble en silence. Ils ne parleront qu'une heure le matin et une heure l'après-midi.

Quand ses pèlerins rentrèrent à Saint-Pompain, sept jours plus tard, le Père partit à son tour, accompagné de quelques Frères de sa Compagnie de Marie. Ce qu'il dit à Notre-Dame, ce qu'il en apprit, nous l'ignorons. Chose certaine, les accents de sa prière embrasée pour obtenir des missionnaires revinrent sur ses lèvres.

"Seigneur Jésus, souvenez-vous de donner à votre Mère une nouvelle Compagnie, pour renouveler par elle toutes choses, et pour finir les années de la grâce, comme vous les avez commencées par elle. C'est pour votre Mère que je vous prie. Souvenez-vous de qui vous êtes fils et m'exaucez; souvenez-vous de ce qu'elle vous est et de ce que vous lui êtes, et satisfaites à mes vœux. Qu'est-ce que je vous demande? Rien en ma faveur, tout pour votre gloire. Qu'est-ce que je vous demande? De vrais serviteurs de la sainte Vierge qui, comme autant de saints Dominique, aillent partout, le flambeau luisant et brûlant du saint Evangile dans la bouche et le saint Rosaire à la main, aboyer comme des chiens, brûler comme des feux et éclairer les ténèbres du monde comme des soleils. Autrement que je meure! Ne vaut-il pas mieux pour moi de mourir, que de vous voir, mon Dieu, tous les jours si cruellement et si impunément offensé? ou envoyez-moi du secours du ciel, ou enlevez mon âme."

L'intrépide missionnaire, à la voix défaillante,

à l'organisme usé par les privations et les efforts surhumains, se releva de son oraison avec une flamme dans les yeux. Oui, sa prière avait été entendue. Son esprit missionnaire, sa dévotion à la sainte Vierge, son amour des âmes les plus humbles et les plus délaissées ne descendraient pas avec sa dépouille mortelle sous la pierre scellée du tombeau. Des fils recueilleraient ce précieux héritage et se le transmettraient à travers les siècles et l'espace, pour la plus grande gloire de Dieu et de sa Mère, pour le plus grand profit des âmes.

Rassuré maintenant, le rude lutteur pouvait rentrer dans l'arène et livrer le suprême combat: l'avenir reposait entre les mains puissantes de sa Souveraine.

La mission inachevée

Une grande animation régnait dans le village de Saint-Laurent-sur-Sèvres. Depuis quelques jours l'église ne désemplissait pas. Rien d'étonnant à cela! Le bruit ne courait-il pas que le prédicateur de la retraite était un vrai saint, qu'il logeait dans un taudis où l'ameublement se réduisait à un peu de paille et à des instruments de pénitence? On racontait encore que la sainte Vierge lui apparaissait souvent; à Fontenay, un enfant de chœur avait aperçu le missionnaire en conversation avec une belle Dame qui flottait dans l'air. L'autre soir, le même fait s'était répété. Après le sermon du soir, une dame éblouissante de blancheur avait été aperçue à la sacristie. Bien sûr, un saint du bon Dieu passait parmi eux.

La retraite battait son plein, quand Mgr de Champflour, évêque de La Rochelle, annonça sa visite prochaine. La joie du Père de Montfort fut grande de préparer le peuple à la venue de son Pasteur; il lui avait, personnellement tant de reconnaissance. Comme un bon père, il avait recueilli le missionnaire éconduit de partout, il lui avait accordé sa protection et sa confiance. Aussi voulut-il ne rien épargner pour assurer le succès de sa visite pastorale. Cantiques, décorations, processions, le missionnaire vit à tout. Il n'oublia qu'une chose: le délabrement progressif de sa santé. Après la messe pontificale, il dut se mettre au lit. Son indomptable énergie lui permit de se relever une dernière fois, dans l'après-midi et de prêcher en présence de prélat. Il parla sur la douceur de Jésus, évoquant la bonté du divin Maître envers les enfants et les pécheurs. Ce thème lui était familier, vu qu'il l'avait déjà traité dans son livre: L'Amour de la Sagesse éternelle. Il le reprit avec l'éloquence d'une âme qui a goûté elle-même combien le Seigneur est doux. La fièvre qui brûlait son corps n'était que glace comparée à l'incendie de charité qui dévorait son cœur. Sa voix fléchissait notablement, une vive douleur lui tenaillait le dos. Le chant du cygne prit fin.

Couché sur la paille, le Père de Montfort attendit le passage de la mort. Le 27 avril 1716, il dicta son testament à M. Mulet: "Je soussigné, le plus grand des pécheurs, veux que mon corps soit mis dans le cimetière, et mon cœur sous le marche-pied de l'autel de la sainte Vierge." Le document

mentionne l'usage qui sera fait des statues, étendards, bannières qui forment la fortune du pauvre missionnaire errant. Son legs le plus important va à M. Mulot. "C'est vous qui continuerez mon oeuvre. Ayez confiance, mon fils, je prierai pour vous."

Il voulut mourir comme un esclave de Jésus et de Marie, avec de petites chaînes de fer aux pieds, au bras et au cou. Il prit dans sa main droite le crucifix indulgencié par le Souverain Pontife, et dans sa gauche l'image de Marie qu'il avait toujours sur lui. Les fidèles, assemblés à la porte du mourant, sollicitèrent la faveur d'une dernière bénédiction. Le Père les fit entrer, mais refusa de les bénir, s'en déclarant indigne à l'heure où il allait comparaître devant son Juge. M. Mulot intervint: "Bénissez-les, monsieur, avec votre crucifix. Ce sera Jésus-Christ qui leur donnera sa bénédiction et non pas vous." La chambre, trop petite pour contenir la foule, se remplit plusieurs fois. Le malade faiblit un instant. Reprenant connaissance, il se mit à chanter:

Allons, mes chers amis,
Allons en Paradis;
Quoi qu'on gagne en ces lieux,
Le Paradis vaut mieux.

Il s'assoupit à nouveau pour se réveiller bientôt en tremblant: "C'est en vain que tu m'attaques, dit-il à son ennemi invisible, je suis entre Jésus et Marie. Je suis au bout de ma carrière; c'en est fait, je ne pécherai plus." Il expira à l'instant, avec

beaucoup de tranquillité et de paix. C'était le 28 avril, 1716. Il tombait sur le champ de bataille, en pleine mission, comme un bon soldat du Christ et de sa Mère.

Plus de dix mille personnes assistèrent à ses funérailles; les fidèles faisaient toucher à son corps les uns des chapelets, les autres des mouchoirs, et tous demandaient quelque chose qui eut été à son usage. On l'inhuma dans la chapelle de l'église de Saint-Laurent sur Sèvres. "Depuis ce temps-là, dit son premier biographe, il y a eu un très grand concours de différentes personnes qui viennent journellement à son tombeau invoquer le crédit de M. Grignon auprès de Dieu, et presque toutes disent qu'elles ont été exaucées et ont reçu des guérisons miraculeuses par ses prières."

Ces lignes, qui remontent à l'année 1724, indiquent l'influence durable du saint prédicateur sur le peuple chrétien. Deux siècles plus tard, nous pouvons affirmer que le nom du Père de Montfort vit toujours dans le coeur des fidèles et que la mission qu'il n'a pu achever à Saint-Laurent se continue à travers le monde et les siècles.